



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Bilan et pistes pour une histoire culturelle mondiale

Chloé Maurel

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1040

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MAUREL, Chloé. *Bilan et pistes pour une histoire culturelle mondiale* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1040>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1040>.

par Chloé Maurel

+++++

BILAN ET PISTES POUR UNE HISTOIRE CULTURELLE MONDIALE¹⁴⁶

+++++

En France, l'histoire culturelle, « histoire sociale des représentations », c'est-à-dire histoire des manières dont les hommes représentent et se représentent le monde qui les entoure, comme l'a définie Pascal Ory¹⁴⁷, a connu un intense essor depuis quelques décennies. Les travaux auxquels elle a donné lieu se sont axés sur plusieurs thèmes, comme la symbolique politique, la mémoire collective, l'histoire du rite politique, le champ de la médiation, et celui de l'imaginaire et de la sensibilité¹⁴⁸. Toutefois, ils se sont souvent limités à un cadre national. Un enjeu actuel important est d'étendre cette histoire culturelle au domaine « mondial » ou « global ». L'histoire mondiale et l'histoire globale ont été investies prioritairement par des spécialistes d'histoire économique. Ainsi, le *Journal of Global History*, créé en 2006 par *Cambridge University Press* et la *London School of Economics*, est dirigé par trois historiens économistes : Kenneth Pomeranz, Peer Vries et William G. Clarence-Smith. L'histoire mondiale et l'histoire globale semblent donc se caractériser jusqu'à maintenant par une certaine surreprésentation des historiens économistes au détriment des spécialistes d'histoire culturelle, restés davantage ancrés dans un cadre national¹⁴⁹. Quelle peut être la place de l'histoire culturelle dans

146. Ce texte a été publié en 2010 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

147. Cf. Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, collection Que sais-je ?
Cf. aussi : Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, collection Points histoire ; Jean-Yves Mollier, Notice « Histoire culturelle », *Dictionnaire du littéraire*, in Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2002, pp. 266-267.

148. Sudhir Hazareesingh, « L'histoire politique face à l'histoire culturelle : état des lieux et perspectives », *Revue historique*, Presses universitaires de France, 2007/2, n° 642, pp. 359-361.

149. Giorgio Riello, « La globalisation de l'Histoire globale : une question disputée », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007/5, n° 54-5, pp. 30-31.

une histoire mondiale¹⁵⁰ ? Une histoire culturelle mondiale, si elle est possible, doit-elle se concevoir comme un « Grand récit de la modernisation » (*Big Story*), unifié, comme le conçoivent pour leur champ de recherche certains historiens de l'économie, ou bien comme une histoire fragmentée, émiettée, parcellisée, ainsi que la considèrent les post-modernistes ? Il convient de présenter les récents développements dans le domaine de l'histoire culturelle mondiale, puis de faire le point sur les méthodes que ces développements ont apportées, et enfin d'évoquer quelques nouvelles pistes possibles pour une histoire culturelle mondiale.

L'histoire globale a porté, du moins à ses débuts, davantage sur les aspects économiques que sur les aspects culturels. En lançant la *New Global History Initiative* en 1989, l'Américain Bruce Mazlish la concevait surtout comme l'étude de la société « globalisée » découlant de la mondialisation économique. Comme l'a fait remarquer Giorgio Riello, il est d'ailleurs plus aisé de mener une histoire globale portant sur le domaine économique que sur le domaine culturel, car il est plus facile de construire de « grands récits » unifiés dans ce premier domaine que dans le second. Ainsi, l'étude de Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence*, sur l'influence de la Chine sur l'Europe, porte essentiellement sur des aspects économiques : l'auteur s'attache à faire apparaître le rôle joué par la Chine dans la révolution industrielle anglaise, ce qui est facilité par le fait que les prix, la production, le revenu national, les salaires, la monnaie sont des notions qui s'appliquent partout et peuvent être aisément quantifiées et comparées, contrairement à des notions culturelles, plus subjectives, moins facilement quantifiables et peut-être moins universelles¹⁵¹.

Du fait de ces difficultés, l'histoire culturelle est longtemps restée, en France, cantonnée au domaine national, et s'est souvent développée de manière déconnectée des enjeux politiques, économiques et sociaux, se fondant souvent sur le postulat que le champ culturel serait autonome de ces derniers. Cette spécificité de l'histoire culturelle française rend difficile son articulation avec l'histoire culturelle telle que la pratiquent

150. On ne développera pas ici la question de la distinction entre « histoire mondiale » et « histoire globale » : rappelons simplement qu'« histoire globale » renvoie davantage au phénomène de la « mondialisation » (*globalization*) et à l'idée d'un certain recul du rôle des Etats au profit d'autres acteurs non étatiques, tandis qu'« histoire mondiale » évoque surtout une volonté totalisante.

151. Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence: Europe, China, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2000 ; cf. Giorgio Riello, *op. cit.*, p. 31.

dés historiens d'autres pays, par exemple les Italiens (microstoria) ou les Américains (Cultural Studies et Cultural history)¹⁵².

C'est sans doute par le biais de l'histoire des relations internationales que, en France, l'histoire culturelle s'est le plus facilement étendue au-delà du champ national : à partir des années 1990, progressivement, « l'histoire des relations culturelles internationales » a connu un certain essor, puis a acquis une réelle légitimité, comme l'illustre l'organisation à Paris en 2006 du colloque « Les relations culturelles internationales au vingtième siècle. Entre diplomatie, transferts culturels et acculturation » (Université de Paris I, Centre d'histoire de Sciences-Po, Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)¹⁵³. Grâce à cette approche qui mêle histoire diplomatique et histoire culturelle, plusieurs thèmes classiques de l'histoire des relations internationales ont ainsi été appréhendés sous l'angle de l'histoire culturelle, ouvrant la voie à des travaux féconds. Par exemple, le volet culturel de la guerre froide (soft power) apparaît comme une source quasi-inépuisable pour l'histoire des relations culturelles internationales, puisque les enjeux culturels ont été des vecteurs très importants de l'affrontement bipolaire (ex. : peinture réaliste/peinture abstraite)¹⁵⁴.

Plus récemment, l'approche transnationale a connu un intense engouement, à tel point que le terme « transnational » tend désormais à remplacer, parfois presque systématiquement, celui d'« international ». Au-delà de l'effet de mode, ce changement de vocabulaire a une réelle signification : l'approche transnationale se fonde sur la remise en cause de l'importance de la signification des frontières étatiques. Cette remise en cause peut être liée à l'idée d'un certain recul du rôle des États, et/ou à la prise de conscience de l'importance d'autres acteurs, non étatiques. Par rapport au terme d'« international », celui de « transnational » signifie qu'on ne prend pas forcément pour cadre spatial celui d'un ou plusieurs États, mais un cadre qui peut être plus mouvant ; il signifie aussi qu'on ne considère pas forcément comme principaux acteurs les États, mais plutôt des acteurs non étatiques (par exemple des intellectuels ou experts se déplaçant dans différents pays, associations ou réseaux agissant au-delà

152. Loïc Vadelorge, « Où va l'histoire culturelle ? », *Ethnologie française*, Paris, Presses universitaires de France, 2006 / 2, p. 359.

153. Anne Dulphy, Robert Frank, Marie-Anne Matard-Bonucci et Pascal Ory, *Les relations culturelles internationales au XX^e siècle - De la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles, P. I. E. Peter Lang, 2010.

154. Cf. Frances S. Saunders, *Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle*, Paris, Denoël, 2003.

des limites étatiques) et que l'on entend suivre leurs trajectoires par-delà les frontières. Cette approche, qui s'attache à saisir les circulations, réseaux et trajectoires, a donné lieu dans le monde anglo-saxon à de nombreuses études sur différents objets culturels transnationaux, comme la danse (William McNeill, 1995), le feu (Johan Goudsblom, 1992), la nourriture (Raymond Grew, 1999), les migrations (Wang Gungwu, 1996¹⁵⁵). L'approche est réellement originale, car ces objets n'avaient jamais été pris comme véritable centre d'une recherche. Désormais, l'historien change de perspective : c'est lui qui déplace son regard pour suivre les objets qu'il étudie.

Cette démarche s'apparente à celle que Sanjay Subrahmanyam a appelée « histoire connectée » (connected history), l'historien jouant le rôle d'une sorte d'électricien rétablissant les interconnexions au niveau mondial, c'est-à-dire les connexions continentales et intercontinentales que les historiographies nationales auraient artificiellement rompues en adoptant un cadre spatial étatique¹⁵⁶. S'affranchissant des découpages dictés par ces frontières, l'histoire connectée entend briser les compartimentages des histoires nationales, pour mettre au jour les relations, passages, influences, transferts, parentés jusque-là occultés¹⁵⁷. Décentrant le regard, cette histoire s'intéresse prioritairement aux « passeurs » d'une civilisation à une autre. Si cela peut être fait plus facilement pour le champ économique (c'est ce qu'a fait par exemple Sanjay Subrahmanyam, mettant en lumière le rôle des réseaux marchands à l'époque moderne¹⁵⁸), cela peut être envisagé aussi pour le champ culturel, où différents types de « passeurs » (ou médiateurs) peuvent être identifiés et suivis. L'ouvrage collectif *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, réalisé conjointement par des Américains et des Européens, s'inscrit dans cette perspective : il s'attache à saisir les circulations d'acteurs et d'idées, à reconstituer leurs trajectoires à travers des réseaux, et plusieurs de ses notices abordent

155. William McNeill, *Keeping together in time. Dance and Drill in the human history*, Cambridge, Harvard University Press, 1995 ; Johan Goudsblom, *Fire and Civilization*, London, Penguin, 1992 ; Raymond Grew, *Food in Global History*, Boulder, Westview Press, 1999 ; Wang Gungwu (dir.), *Global History and Migrations*, Boulder, Westview Press, 1996.

156. Sanjay Subrahmanyam, "Connected histories: notes towards a reconfiguration of early modern Eurasia", in Victor Lieberman (ed.), *Beyond Binary Histories. Re-Imagining Eurasia to c. 1830*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1999, pp. 289-316.

157. Cf. Caroline Douki, Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? Introduction », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007/5, n° 54-5, pp. 19-20.

158. Sanjay Subrahmanyam, *Merchant Networks in the Early Modern World*, Aldershot, Variorum, 1996.

des thèmes d'histoire culturelle¹⁵⁹. Autre ouvrage collectif, *Transnational Intellectual Networks* se centre, lui, sur l'histoire culturelle transnationale : étudiant les interactions entre les formes nationales et transnationales des pratiques savantes en Europe entre la fin du XIX^e siècle et 1939, il souligne l'antagonisme entre dynamiques intellectuelles nationales et transnationales¹⁶⁰.

L'histoire culturelle mondiale peut également se nourrir des courants des Cultural Studies (Stuart Hall), des Postcolonial studies et des Subaltern studies (Ranjit Guha, Gayatri Spivak) qui analysent les rapports de domination dans le domaine culturel, et plus précisément les liens entre les identités culturelles et les phénomènes de domination résultant de l'héritage de la situation coloniale (cf. Homi Bhabha, Arjun Appadurai et Dipesh Chakrabarty)¹⁶¹. Ce courant, dans la lignée des travaux d'Edward Saïd, tend plutôt à faire apparaître une multiplicité d'identités culturelles, à l'inverse de la tendance de l'histoire globale qui entend, elle, au contraire, unifier les différentes historiographies en un grand récit unique.

L'histoire culturelle mondiale peut emprunter à ces différents courants plusieurs méthodes. Sur le modèle des Area Studies, des Cultural Studies, des Postcolonial studies, et de la Global history anglo-saxonne, une histoire culturelle mondiale pourrait se caractériser par l'interdisciplinarité, associant historiens, géographes, spécialistes de sciences sociales, civilisationnistes, littéraires, musicologues, etc. Comme le champ est très vaste, il s'agirait aussi d'organiser les recherches de manière collective, sur le modèle des chercheurs des sciences dites dures, comme le suggère Giorgio Riello. Les chercheurs en histoire culturelle mondiale pourraient ainsi utiliser leurs apports réciproques, ce qui permettrait d'opérer des « fertilisations croisées » (*cross fertilizations*), pouvant déboucher sur des synthèses comparatives, « chacun venant ainsi combler les ignorances de l'autre, et s'enrichissant en même temps de regards extérieurs »¹⁶².

Surtout, l'approche transnationale apparaît comme fondamentale. C'est pourquoi le terme de « circulations », qui s'est imposé récemment en

159. Akira Iriye, Pierre-Yves Saunier (dir.), *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, New York, Palgrave Macmillan, 2008-2009.

160. Christophe Charle, Jürgen Schriewer, Peter Wagner (dir.), *Transnational Intellectual Networks. Forms of Academic Knowledge and the Search for Cultural Identities*, Francfort, Campus Verlag, 2004.

161. Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007 ; Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

162. Giorgio Riello, *op. cit.*, pp. 28 et 30.

France dans le champ de l'histoire culturelle transnationale (« circulations culturelles internationales », « circulations transnationales », « circulations de savoirs », etc.), est très pertinent, dans la mesure où il souligne les directions multiples des déplacements d'acteurs, d'idées et de savoirs, pas seulement du centre vers la périphérie, mais aussi dans le sens inverse, au moyen notamment de réappropriations.

En outre, lorsqu'on veut travailler à l'échelle mondiale, le jeu sur les échelles apparaît comme indispensable. La réflexion sur le rôle des échelles a été creusée par les tenants de l'histoire connectée comme Sanjay Subrahmanyam¹⁶³, mais aussi par des Global historians comme John H. Bodley, David Christian et A. G. Hopkins¹⁶⁴. Il s'agit d'opérer une dialectique entre micro et macro, entre local et global, un va-et-vient entre différents niveaux d'échelles (temporelles comme spatiales), visant à repérer des analogies, et donc des interprétations générales, que l'on n'aurait pas pu déceler avec l'histoire traditionnelle, plus cloisonnée et statique.

Une autre méthode utile qu'il s'agirait de généraliser pour faire une histoire culturelle mondiale serait l'emploi de méthodes quantitatives. Ces dernières années, l'histoire culturelle française s'est surtout caractérisée par le recours à une approche qualitative. Or récemment, certains chercheurs, s'efforçant de mesurer la circulation transnationale des livres et des traductions, comme Franco Moretti¹⁶⁵, Gisèle Sapiro¹⁶⁶ ou Christophe Charle¹⁶⁷, ont introduit des réflexions et des méthodes permettant de mettre à contribution l'approche quantitative en histoire culturelle, notamment par l'utilisation de statistiques, de graphiques, ou par l'exploitation de bases de données. La numérisation récente, dans plusieurs pays, de fonds d'archives gigantesques (de l'ordre de millions de pages), accessibles en ligne grâce à des bases de données, permet d'envisager une exploitation quantitative relativement aisée et rapide grâce à l'informatique. Une telle approche par les méthodes quantitatives apparaît essentielle car

163. Sanjay Subrahmanyam, *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

164. John H. Bodley, *The Power of Scale: A Global History Approach*, M. E. Sharpe, 2003; David Christian, "Scales", in Marnie Hughes Warrington (ed.), *Palgrave Advances in World Histories*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 64-89; A. G. Hopkins (ed.), *Global History: Interactions between the Universal and the Local*, New York, Palgrave Macmillan, 2006.

165. Franco Moretti, *Graphs, maps, trees: abstract models for a literary history*, London, Verso, 2005.

166. Gisèle Sapiro, *Translatio, Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS éditions, 2008.

167. Christophe Charle (dir.), *Le temps des capitales culturelles*, Paris, Champ Vallon, 2009.

elle permettrait à l'histoire culturelle transnationale d'acquérir plus de rigueur et de fiabilité dans ses conclusions.

Enfin, il apparaît important d'effectuer un rapprochement entre enjeux économiques et enjeux culturels : il s'agirait de ne plus concevoir l'histoire culturelle comme déconnectée des enjeux économiques, mais de faire apparaître les liens étroits qui unissent phénomènes culturels et phénomènes économiques. À cet égard, la notion de « circulations », si elle présente l'avantage de favoriser la mise en évidence d'une multiplicité de flux orientés dans diverses directions, présente aussi le risque de déformer un peu la réalité concrète : en employant cette notion, l'historien peut être tenté de se représenter les idées et les savoirs de manière abstraite, comme se déplaçant librement, tels des vents ou des courants marins, sur l'ensemble de la planète, en négligeant la diversité des conditions matérielles dans lesquelles cela se fait en réalité. L'historien peut aussi être tenté de mettre les différents flux sur le même plan, quels que soient leur importance quantitative et le degré de leurs répercussions sur les populations. En cela, la notion de « circulations » peut contribuer à gommer la dimension de domination. Une attention accrue portée aux aspects économiques (budgets des institutions culturelles, chiffres de ventes, accords commerciaux, rôle des États, comparaison des niveaux socio-économiques de différents producteurs, médiateurs ou consommateurs culturels) permettrait de mieux faire apparaître des centres d'impulsion et des hiérarchies dans les flux culturels et donc de mieux faire apparaître au niveau mondial un phénomène de domination en matière culturelle. Il serait ensuite intéressant de déterminer si ce rapport de domination culturelle est le reflet exact de celui qui caractérise le système économique mondial ou non.